

## Cette matière refluante de la langue

Marc-André Cholette-Héroux et Clara Dupuis-Morency

Numéro 162, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92350ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Cholette-Héroux, M.-A. & Dupuis-Morency, C. (2019). Cette matière refluante de la langue. *Moebius*, (162), 7-9.

# cette matière refluyente de la langue

Un jour – cela arrive-t-il vraiment comme ça, inopinément? –, la langue n'est plus, n'est plus transparente, n'est plus sage et docile, là dans le coin, comme un ficus dont on aime oublier qu'il respire, qu'il *nous* respire. Ce désordre du langage est passablement gênant, il nous empêche d'occuper l'espace dans l'insouci, il nous embête quand on voudrait parfois être en soi-même espace domestiqué. Il y a eu des signes, un relâchement dans les codes, de petites défections; cette indigestion de la langue n'est pas si soudaine. Mais plus la langue investit cette nouvelle vie, moins elle souhaite retrouver ses gonds. Celles et ceux qui habitent avec cette dévergondée, qui la mâchent et remâchent, sans pouvoir la briser complètement sous la dent, nous les avons conviés à une même noce.

Sous le signe d'Hervé Bouchard, chez qui nous avons emprunté nos présages, ce cent soixante-deuxième numéro fête la langue trop matérielle, la forme qui ne s'oublie pas. Il rassemble des textes qui cohabitent avec cette matière refluyente de la langue, qui tentent d'inventer de précaires agrégations, le temps d'un pacte périssable. Pour certain·e·s, cela a signifié penser la parole comme manque – et ce, pourtant (ou justement?), à travers une densité de l'écriture. La longue phrase de Pascale Beauregard déborde d'une parole qui, manquant à la gorge,

sort des mains, des doigts. Daniel Bourrion, dans un texte où le temps animal est mesuré à l'aune du geste humain, montre comme il faut ciseler le matériau de la langue pour s'approcher du grognement bestial. Depuis l'espace ménager rongé, dérangé par la langue, les textes de ce numéro en ont conçu la possible catastrophe. Au sein d'un aménagement trop indulgent, au ras d'un quotidien trop sage, Marie-Pier Tremblay Dextras travaille savamment l'art du renversement. C'est aussi au ras que se pose la voix solitaire, étrangement égale de Charlotte Moffet, que l'on suit, lentement, dans la nonchalance du désastre. À l'inverse, l'appréhension du sinistre chez Alice Guéricolas-Gagné se veut si affolante qu'elle s'évacue d'abord en un dégorgeement festif de la langue. Engageant une menace plus grinçante, la langue de Leslie Piché se fait protagoniste : c'est elle-même, mutine, qui lance les hostilités.

Un des désirs qui meuvent le projet *Mœbius*, ces dernières années, est de vous présenter des textes qui font de la forme textuelle une exploration instable, un façonnage où les anfractuosités, l'irrégularité, la rugosité de la langue nous rappellent à la nature imprévisible des espaces les plus apprivoisés. C'est un ravissement continu de constater que les lectrices et lecteurs nous suivent dans cette aventure. Les textes de ce numéro montrent, chacun à leur manière, que cette entreprise se poursuit souvent en tension entre une ouverture à l'inattendu et une besogne industrielle. Sarah-Louise Pelletier-Morin essaie d'articuler les temps d'une chute du langage, une méthode pour la débâcle. Natol Bisq synchronise différents rythmes, la page devient comme un faisceau de rails, où des bribes de paroles composites cadencent le glissement parallèle du temps et de l'espace. Jules Marie accélère une prose sonore

et musicale à une vitesse qui chauffe la langue, l'entraîne à plein régime pour la porter à la plénitude.

Prolongeant la réflexion amorcée dans les deux derniers numéros, nous nous sommes tournés vers Paul Kawczak pour « penser la création ». C'est dans une perspective ultimement physique qu'il envisage ici la production artistique, embrassant la métabolique bien vivante qui anime le travail de lecture comme celui d'écriture. Lucile de Pesloüan propose la troisième déclinaison de sa résidence, « ce que je redoute le plus, je crois, c'est la mort de l'imagination », avec un poème symétriquement bercé par le souvenir, caressant mais volatil, et percé par l'absence. Enfin, Marie-Célie Agnant, dans une lettre à Alain Deneault, nous rappelle au trop-plein d'une langue de colère, en posant la question philosophique du désir d'entrer en l'autre, en sa parole, son écoute.

Marc-André Cholette-Héroux  
et Clara Dupuis-Morency  
Membres du comité de rédaction